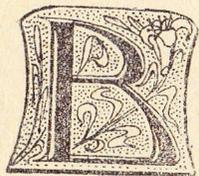


XV

Le Châtiment



LÈME d'anxiété Pierre Labrosse tendait l'oreille afin de saisir le moindre bruit qui venait de l'extérieur. Il savait que de l'issue du combat dépendait son propre salut, car si la reine était proclamée innocente, c'est lui, son accusateur, qui allait être puni.

Qu'il était énervant ce long silence qui règnait autour du palais et qui témoignait que tous les bourgeois étaient encore là-bas, sur la plaine, attendant l'issue du combat et flottant, comme lui, entre l'espoir et la crainte.

— Ah, murmura-t-il, cette incertitude, cette angoisse !... Chaque minute qui se passe me semble lon-

— 469 —

gue comme une heure. Que vais-je apprendre ?... Serai-je honoré aujourd'hui comme jadis, ou bien chacun aura-t-il le droit de me regarder impudemment dans les yeux, sans que j'aie encore le droit ou le pouvoir de le châtier !

Enfin il crut percevoir quelque bruit au loin. Et ces fenêtres grillagées qui l'empêchaient de mettre la tête dehors pour voir ce qui se passait !

Oui, c'était bien un bruit de voix qu'il entendait, des cris, mais tellement indistincts qu'il ne pouvait rien en déduire.

Peu à peu le bruit s'accroissait ; les cris paraissaient être poussés à un signal donné, car ils présentaient de l'unité et ils étaient suivis chaque fois d'un grand silence. Que se passait-il donc ?

— Grand Dieu, s'écria le scélérat, serait-il possible que le sort ne me soit plus favorable ?

Les cris paraissaient maintenant se rapprocher ; il lui semblait qu'il entendait distinctement que la foule criait :

— Vive la reine !... Vive Marie de Brabant !

— Perdu... je suis perdu ! s'écria Labrosse. Puis comme s'il ne pouvait ajouter encore foi à ce qu'il entendait, il resta immobile et tendit de nouveau l'oreille.

Non, il ne s'était pas trompé, la foule criait bien :

— Vive la reine !... Vive Marie de Brabant !

Mais... n'entendait-il pas des pas dans l'escalier ?

Le sang se figea sans ses veines, car il entendait distinctement la foule qui se rassemblait devant le palais et qui criait :

— C'est Labrosse qu'il nous faut !... Labrosse l'assassin !

Le bruit venant de l'extérieur ressembla bientôt à celui d'une mer démontée. La foule réclamait donc le ministre et Labrosse ne pouvait se tromper sur ses intentions.

— Labrosse ! Labrosse ! A mort ! A mort ! fut le cri qui parcourut bientôt les couloirs du Louvre comme un roulement de tonnerre.

Le misérable se mit à trembler de tous les membres, car il n'ignorait pas le sort qui l'attendait s'il tombait entre les mains du peuple dont la fureur semblait déchainée.

Labrosse se retrancha derrière une table, comme si ce faible obstacle aurait pu le protéger.

La foule approchait de plus en plus, car au milieu des cris Labrosse pouvait distinguer des voix disant :

— C'est là qu'il doit se trouver !

— Il nous le faut ! Nous le trouverons bien !

— A mort, l'assassin !

Alors le désespoir lui fit perdre la raison. Mourir

ainsi... ce serait terrible ! Traîné par les rues de la ville peut-être... honni, frappé, piétiné !

La foule était arrivée devant la porte. Comme un insensé Labrosse bondit et poussa les verrous.

Dehors on attaquait la lourde porte de chêne à coups de hâche et de barres de fer et Labrosse vit déjà le moment où elle cèderait devant la fureur du peuple.

— Mon Dieu, pardonnez-moi tout le mal que j'ai fait... ayez pitié de moi ! pria le scélérat ; puis, saisissant son poignard, il se le plongea dans la poitrine.

Au même moment la porte vola en éclats et la foule hurlante se précipita dans la pièce.

Le spectacle qui frappa le regard des premiers entrés, remplit ceux-ci d'horreur et, malgré la poussée de ceux qui se trouvaient aux derniers rangs, ils parvinrent cependant à former un cercle autour du ministre.

— En arrière... ne poussez pas... Labrosse est mort !

Tel fut le cri qui passa de bouche en bouche, parcourut les couloirs et fut bientôt répété par la foule amassée devant le palais.

Après quelques instants le suicidé ouvrit les yeux et fit de la main un signe semblant indiquer qu'il voulait parler. Un des assistants s'étant penché vers lui, Labrosse murmura d'une voix mourante :

— Demandez... à mon fils... à Charles... qu'il me... pardonne.

Telle fut la fin du puissant ministre de France.

* * *

Quelques semaines plus tard trois cavaliers suivait la route menant de Paris à La Roche.

Celui qui tenait le milieu était un jeune homme de taille élancée et vêtu complètement de noir. A sa droite chevauchait un homme gros, à la face joviale mais portant encore les traces d'une maladie récente. Le cavalier de gauche était un petit homme bossu qui, par ses facéties, cherchait à égayer ses compagnons de route.

Le lecteur aura déjà reconnu dans ces trois cavaliers, Charles Labrosse, Melchior Blanc et Breno, le bouffon du roi.

— Pauvre Basile, dit Charles à un moment donné, comme il doit aspirer à la liberté, puisqu'il n'a jamais fait de mal à personne... Et Regino ?... Je suis curieux de savoir ce qui s'est passé après mon évasion.

Charles Labrosse ignorait encore la triste fin de celui auquel il avait dû la liberté.

— Il est regrettable que je sois la cause involontaire de toute cette histoire. Quand je suis arrivé à La Roche on m'a demandé des nouvelles et j'ai raconté..

— Je vous avais cependant bien recommandé, Melchior, de ne rien dire, interrompit Charles ; j'avais mes raisons.

— Oui, messire, dit Breno, c'est comme si vous vouliez recommander au feu de ne pas chauffer. Melchior se taira !...

Le sergent ne put s'empêcher de rire aux paroles de son ami et il poursuivit :

— J'ai parlé alors de la disgrâce du ministre. On me regarda avec des yeux ébahis et les gardiens hochèrent la tête. C'est sans doute pour cette raison que Basile n'a pas été remis en liberté, sinon nous l'aurions déjà revu à Paris. Je suis presque certain de le retrouver encore à La Roche.

— Je ne sais qui est le plus étonné en ce moment, dit Breno comme en parlant à lui-même ; est-ce le cheval ou est-ce moi. Il a l'air de me dire : Bouffon, mon camarade, vous n'avez pas l'habitude de monter à cheval. Mais je pourrais lui répondre : Mon ami, vous n'avez pas tous les jours l'honneur de porter un vrai fou. Ce sont ordinairement des fous présomptueux qui vous donnent de l'épéron, pas vrai l'ami ; mais si vous me conduisez jusqu'à La Roche sans me coucher ici ou là dans un fossé, vous recevrez de la bonne avoine, au

lieu de la mauvaise avoine qu'on vous donne habituellement au bout d'un long manche.

— La Roche est-il encore loin, messire ? demanda le gros cavalier. Je me sens fatigué.

— Nous approchons, Melchior, répondit Charles Labrosse.

A peine Melchior avait-il parlé de fatigue, que Breno le regarda d'un air inquiet et lui dit doucement :

— Cela ne marche-t-il pas, mon bon Melchior ? Ne pas vous fatiguer, entendez-vous, sinon nous prendrons un peu de repos. Dommage...

Il s'arrêta, mais le sergent demanda :

— Qu'est ce qui est dommage, Breno ?

— Pour l'avouer franchement, mon bon Melchior, je sais parfaitement bien comment on peut descendre facilement de cheval ; on n'y risque qu'une paire de jambes ; mais remonter à cheval, c'est une autre question.

Melchior Blanc paraissait ne rien avoir perdu de son caractère jovial, car il riposta immédiatement :

— Tâchez de bien conserver les jambes, Breno, car sous peu elles auront à faire du service aux noces de messire Labrosse.

— Assurément, répondit Breno en riant. La première danse sera pour Melchior Blanc et Breno.

A ce moment, comme ils se trouvaient à un tour-

nant de la route, le lugubre bourg de La Roche s'offrit à leurs regards.

— Nous sommes arrivés au but de notre voyage, dit Charles Labrosse.

Quelques instants plus tard ils arrivèrent devant le pont-levis que Charles fit abaisser.

— Doucement, doucement, s'écria Breno en s'adressant à son cheval. Encore une de ces lubies et la bonne avoine vous passera sous le nez.

Le gardien en chef accourut et fut saisi en reconnaissant Charles Labrosse. Celui-ci lui présenta un ordre du roi prescrivant l'obéissance entière au porteur de cette pièce.

— Messire, dit le gardien en chef, je suis heureux de vous voir, car je me trouve dans un grand embarras. Dernièrement il est venu ici un messager porteur d'un ordre de monsieur le ministre Labrosse. Or, j'avais entendu parler de la disgrâce...

— C'est bien, dit Charles, auquel ces paroles faisaient mal, parce qu'elles lui rappelaient trop de choses pénibles. Faites venir ici le géolier Regino.

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues du jeune homme quand il apprit la fin de Regino. Il garda longtemps le silence, pensant à ce qu'il devait au mort pour lequel il adressa une fervente prière à Dieu.

Il donna ensuite ordre d'amener Basile.

Le brave serviteur croyait que sa dernière heure allait sonner, mais il pleura de bonheur en reconnaissant Charles Labrosse.

Les deux hommes s'embrassèrent en versant des larmes de joie.

Quand, revenu de sa surprise, Basile demanda quelques instants plus tard à quelles circonstances il devait sa libération, Melchior Blanc lui répondit :

— Basile pouvait-il manquer à la noce de messire Charles ?

* * *

Quelques jours plus tard eut lieu à Paris le mariage de Charles Labrosse et de Blanche. Le roi et la reine avaient tenu à y assister. Jamais il n'y eut fête plus brillante et jamais on ne vit trio plus fier que Basile, Breno et Melchior Blanc.



M. HUBERT

Marie de Brabant



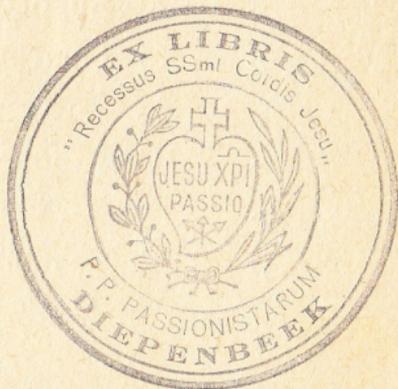
L. OPDEBEEK - ÉDITEUR - ANVERS

Marie

de

Brabant

PAR Mr. HUBERT †
DESSINS DE †††††
††† E. WALRAVENS



ANVERS
L. OPDEBEEK
57, Rue St. Willebrord, 57
1904

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre		Page
I	La Princesse Marie	I
»	II Desseins scélérats	» 28
»	III L'empoisonnement	» 71
»	IV Un nouvel hôte au Louvre	» 141
»	V Un témoin encombrant	» 177
»	VI Une étoile qui pâlit	» 191
»	VII Acte d'héroïsme de Melchior Blanc	» 220
»	VIII Nuages sombres	» 245
»	IX Tu récolteras ce que tu auras semé	» 262
»	X Surprise !	» 306
»	XI Charles Labrosse à Bruxelles	» 345
»	XII La vengeance d'Alexandre	» 364
»	XIII Innocence et désir de vengeance	» 384
»	XIV Le jugement de Dieu	» 441
»	XV Le châtimeut	» 470